

Québec français



Sans pardon ou l'implacable vengeance

Aurélien Boivin

Number 163, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65431ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

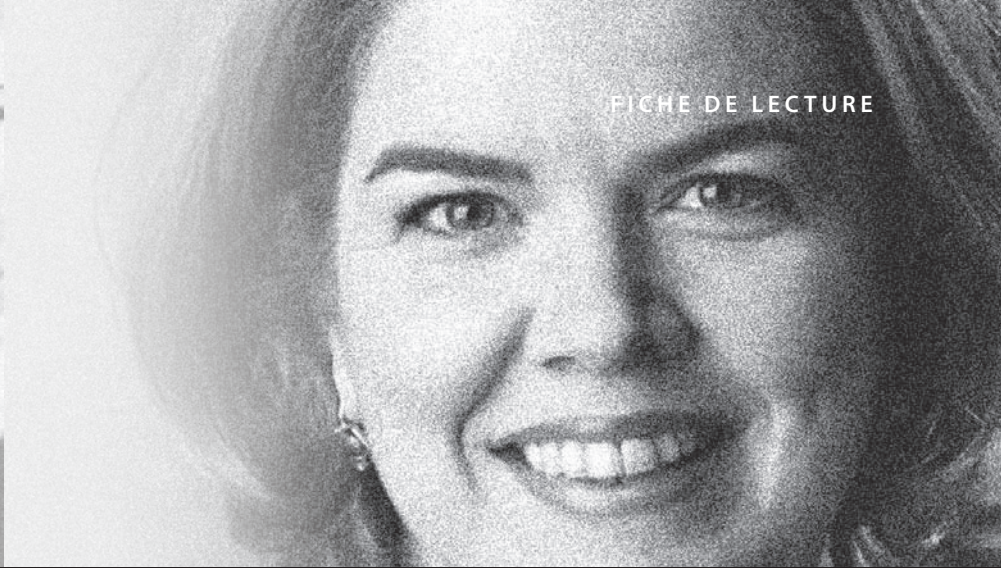
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2011). Review of [*Sans pardon* ou l'implacable vengeance]. *Québec français*, (163), 87–90.



SANS PARDON OU L'IMPLACABLE VENGEANCE

PAR AURÉLIEN BOIVIN*

De quoi s'agit-il ?

Publié en avril 2006, puis réédité en format poche en 2009, *Sans pardon*¹, la sixième enquête de Maud Graham, raconte l'histoire d'un homme, Thomas Lapointe, policier enquêteur que l'on dit zélé, membre de l'équipe de Maud Graham, qui a décidé de se faire justice lui-même. À la suite de l'assassinat de sa sœur Mélanie, victime par hasard d'un récidiviste en liberté conditionnelle ou, plutôt, en bris de condition (p. 13), il a décidé de quitter Montréal, où il habitait avec sa sœur, pour venir s'établir à Beauport avec la ferme intention de poursuivre ce qu'il appelle sa mission : faire payer de leur vie et selon un ordre hiérarchique (p. 65) tous les responsables de ce meurtre crapuleux, voire sadique, qui le prive pour toujours d'une sœur adorée qu'il avait promis de protéger, à la suite de la mort accidentelle de ses parents en Suisse. À son arrivée dans la Vieille Capitale, il a déjà assassiné Marcel Ménard, membre du comité des libérations conditionnelles, et Jean-Paul Baudin, du Centre correctionnel canadien à Cowansville. Il vient à peine d'entrer en fonction à Québec quand il tue froidement René Asselin, directeur de la prison de Bordeaux, où était incarcéré le meurtrier de sa sœur (p. 259), et enlève la demi-sœur de Marie-Anne Lavoie, alors présidente de la Commission québécoise des libérations conditionnelles, dans l'intention que cette dernière « apprenne ce qu'étaient la peur et l'angoisse » (p. 391), avant de la tuer. Il n'aura toutefois pas le temps de satisfaire

son désir, pas plus qu'il ne pourra se débarrasser de Gilles Mercier, devenu sénateur après avoir été ministre de la Justice, pas plus qu'il ne pourra assassiner Donald Hébert, étranglé par un codétenu (p. 22), ce qui, à son avis, l'« empêchait d'atteindre la perfection dans sa mission, [car] c'était à lui que revenait le mandat de l'assassin direct de sa sœur et il en avait été privé. On lui avait volé cette mort, le point d'orgue de sa croisade » (p. 170). Seule consolation : tous les responsables auront disparu pour le « dixième anniversaire » (*ibid.*) de la mort de Mélanie.

À cette intrigue principale se greffent diverses autres intrigues : enquête sur le meurtre du jeune Jonathan Dubois, lâchement assassiné dans le boisé du domaine Maizerets, un soir de juillet, après avoir été témoin bien involontaire du viol d'une jeune femme par un récidiviste ; la fugue de deux autres adolescentes, qui occupent longuement les enquêteurs de la centrale du parc Victoria. On peut encore suivre à la trace les agissements de deux dangereux criminels irrécupérables, dans le vocabulaire de Lapointe (p. 201), en liberté conditionnelle, Serge Métivier et Arnaud Morel, placés dans une maison de transition de la rue Kirouac.

Le titre

Il est bien choisi et pleinement justifié, car Thomas Lapointe, dans son désir de vengeance, est « sans pardon » pour ceux et celles qu'il juge responsables de la mort de sa sœur. Maud Graham, la chef enquê-

teure, comprend qu'elle agirait peut-être comme lui, si elle était placée dans la même situation, quand elle affirme, à la fin de son enquête : « Je serais sans pardon moi aussi » (p. 409). Elle s'était d'ailleurs demandé, à quelques reprises auparavant, si elle ne réagirait pas par vengeance si un membre de sa famille était assassiné.

Le lieu

Comme les autres aventures de Maud Graham, *Sans pardon* se déroule dans la Vieille Capitale, une ville que l'enquêtrice aime profondément et qu'elle a appris à connaître au fil des années, comme le prouve une remarque du narrateur omniscient : « Quand elle parcourait les rues de Québec, elle avait l'impression de saisir toute la beauté et toutes les failles de sa ville, d'en connaître l'intime essence, d'entendre son cœur battre, d'être celle qui était désignée pour la protéger. L'impression était toujours fugitive ; elle repensait aux affaires non résolues et se moquait d'elle-même. Non, elle n'était pas si douée pour empêcher qu'on vole, qu'on fraude, qu'on viole, qu'on tue dans sa ville » (p. 211) (nous soulignons). Le meurtre crapuleux du jeune Dubois, à peine âgé d'une douzaine d'années, commis dans sa ville, en est la preuve, d'autant plus, on l'apprendra, qu'il est l'œuvre d'un récidiviste qui jouissait, comme Hébert, d'une libération conditionnelle. La ville de Québec et sa banlieue sont omniprésentes, car elles sont bien le territoire de Maud Graham. Lapointe habite Beauport

et c'est dans sa maison qu'il séquestre Catherine Dion, qu'il a enlevée, après avoir clavardé avec elle. La fugueuse Betty Désilets habite une maison cossue de Sainte-Foy, mais a été condamnée par la cour au refuge pour jeunes délinquantes, L'Escale, à Cap-Rouge. En réinsertion sociale, Serge Métivier travaille comme mécanicien au garage de son beau-frère à Bernières. Grégoire, que Graham a délivré du monde de la prostitution juvénile, est cuisinier au Laurie Raphaël... À quelques reprises, Lapointe se déplace à Montréal pour assister aux réunions du groupe Entraide, mis sur pied pour venir en aide aux victimes d'actes criminels. Une fois, il se rend à Bromont pour participer à une course cycliste où il se classe troisième, sous les yeux de Graham et de quelques amis venus l'encourager, à son grand étonnement.

Le temps

L'intrigue est rapportée de façon linéaire, du printemps au premier jour de septembre d'une année qui n'est pas mentionnée, mais qui correspond au temps d'écriture du roman. Lapointe, qui vient d'arriver à Québec, est pour le moins surpris que le printemps tarde tant à venir dans sa ville d'adoption par rapport à Montréal. Le meurtre du jeune Dubois a lieu en juillet, un mois qui, selon Graham, n'a jamais été aussi chaud (p. 75). Toutes les enquêtes sont résolues début septembre (p. 407) : Métivier est arrêté pour viol et meurtre, Betty est retrouvée et confiée à nouveau à son centre, Lapointe, qui a bien failli être assassiné à son tour, est arrêté et est ainsi forcé de mettre un terme à sa mission, lui qui projetait de quitter la ville et son poste en octobre (p. 334), après avoir éliminé Marie-Anne Lavoie, et de se débarrasser de Gilles Mercier, un peu plus tard, en mars ou avril (p. 251), « juste avant le dixième anniversaire de la mort de Mélanie » (p. 288). C'est par analepse que l'on apprend le meurtre de Mélanie, survenu le 7 mai 1997 (p. 22), celui de Marcel Ménard, le 1^{er} octobre 1998 (p. 7), l'accident tragique qui a coûté la vie à ses parents en Suisse, alors qu'il n'avait que 19 ans. On trouve aussi, çà et là, des allusions à l'enfance et à l'adolescence de Lapointe, à qui le père, militaire,

a inculqué une série de principes, comme « ne jamais permettre au mal de l'emporter sur le bien » (p. 63 et 64), toujours agir en vue de se sentir utile (p. 64), se méfier des personnes qui manquent de caractère (p. 97) et se souvenir qu'« il y [a] toujours des dommages collatéraux dans un affrontement [et qu'on] ne [peut] y échapper » (p. 188)...

Les personnages

Thomas Lapointe. Selon Norbert Spehner, il est « un personnage complexe, souvent insaisissable² ». Enquêteur membre de l'équipe de Maud Graham depuis quelques mois seulement, après avoir travaillé à Montréal, où il habitait avec sa sœur, il s'est senti investi d'une mission, après le meurtre dont elle a été victime : célébrer la mémoire de sa sœur et lui rendre hommage en éliminant, selon un plan bien défini et « en suivant un ordre hiérarchique » (p. 65), les responsables de cette tragédie, qu'il « avait jugés et condamnés pour non-assistance à une personne en danger », convaincu qu'ils ne pourraient plus continuer « à délivrer des autorisations de sortie comme distribue des bonbons » Ainsi, « Mélanie ne serait pas morte en vain. Elle serait fière de lui » (p. 19). S'il se révèle, depuis son arrivée à Québec, « un collègue fiable, serviable, aimable, qui ne ménageait pas sa peine » (p. 378), se donnant entièrement à ses fonctions, en particulier dans le domaine de l'informatique, il est encore ponctuel, rigide, trop zélé même. Si Graham l'apprécie pour son travail impeccable et le lui dit souvent (p. 60), elle le trouve très (trop) secret, opaque même (p. 243), ce qui la rend profondément mal à l'aise devant son mutisme et son refus de parler de sa vie sociale. Il ne confie rien et donne rarement son avis. Quand il rompt le silence, c'est pour parler de son entraînement et des lieux qu'il visite à vélo, car il « avale des kilomètres pour assouvir sa rage, diluer son angoisse » (p. 201). Graham s'entend bien avec lui, car ils ont souvent les mêmes réactions quand ils mènent ensemble des enquêtes.

Maud Graham. Surnommée Biscuit par son protégé Maxime, qu'elle a « adopté », dans un roman précédent, cette rouquine déterminée est le chef de l'équipe d'enquêteurs de la centrale de

police du parc Victoria, « la seule femme à occuper un poste aussi élevé au sein des forces policières dans tout le Québec » (p. 314). Après quelques aventures amoureuses qui l'ont profondément déçue, elle semble avoir trouvé le bonheur auprès d'Alain Gagnon, qui travaille au Laboratoire de sciences judiciaires (p. 56), à Montréal, et qui la visite toutes les fins de semaine. C'est une passionnée, d'aucuns diront une entêtée, qui ne démissionne jamais et qui se rend toujours au bout de ses engagements. Elle a un sens inné du devoir, possède un jugement vif et jouit d'une intuition exceptionnelle. Elle s'en veut de ne pas s'être inquiétée davantage de la grande solitude de son collègue recrue Lapointe, « aussi impénétrable que le roc », selon Marie-Claude Mirandelle³, collègue qu'elle considère, au terme de son enquête, comme un malade qu'elle ne parvient pas à maudire (p. 379). Elle ne laisse jamais rien au hasard, sans doute comme celle qui l'a mise au monde. Comme Brouillet elle-même, c'est un secret de polichinelle, elle adore bien manger, tout en surveillant sa ligne, car elle en veut à ses formes. Elle aime la bonne chair et les bons vins dont elle peut apprécier les arômes, quand il s'agit de déguster un Château de Rochemorin bien frappé pour accompagner un feuilleté aux asperges et des crêpes au saumon fumé (p. 407). Elle apprécie le goût du poivron vert d'un Paulliac (p. 258), celui d'orange confite du Petit Chaperon rosé et ne lève pas le nez sur un château de Lancyre, un vin du Languedoc-Roussillon (p. 88), une région qu'Alain espère lui faire visiter un jour. Elle apporte à son amie Léa un Château de Maligny, un chablis (p. 45), et trouve bien équilibré le Ksara, un vin libanais qu'Alain lui sert pour accompagner les « mezzés, taboulé, baba ganouj, salade fattouch, kebbe naye, hummus », tous mets qui la font saliver (p. 271). Si elle n'est pas habile en cuisine, comme l'affirme Maxime, elle prépare, pour son collègue André Rouaix et son épouse Nicole, une entrée aux tomates, avec basilic, mozzarella di buffala, arrosée d'huile d'olive de grande qualité que lui a offerte Grégoire, et « des contre-filets farcis avec des pointes de parmesan (*ibid*), selon la recette que lui a offerte ce dernier.

Mélanie Lapointe. On ne la voit jamais, car elle est morte depuis bientôt dix ans, mais elle est très présente dans l'esprit de son frère, qui, depuis son assassinat, est assailli de rêves et de cauchemars. À peine âgée de 20 ans, au moment de sa disparition, elle rêvait de devenir journaliste scientifique, elle qui se passionnait pour la chimie (p. 67). Selon Thomas, « elle serait devenue une femme accomplie. Heureuse, sûrement heureuse, car [elle] était douée pour le bonheur malgré le drame qui avait assombri son enfance. Elle se serait peut-être mariée, aurait eu une fille, un garçon... » (p. 18-19).

On croise aussi deux récidivistes, qui viennent de quitter le pénitencier et qui habitent une maison de transition, le centre Marcel-Caron (p. 177), rue Kirouac à Québec. **Gilles Métivier**, qui a trouvé un emploi de mécanicien au garage de son beau-frère, Jean-Pierre Tremblay, à Bernières, après avoir passé cinq ans à La Macaza (p. 121) pour agressions sexuelles, refuse toute réhabilitation en violant une adolescente, **Morgane Mathieu**, dans le boisé du domaine Maizerets, après lui avoir administré du GHB, la drogue du viol. Il tue froidement le jeune **Jonathan Dubois**, âgé de douze ans, qui a été témoin bien involontaire de l'agression. De peur d'avoir laissé des indices, il se débarrasse de ses souliers qu'un autre récidiviste récalcitrant et irrécupérable comme lui, **Arnaud Morel**, a surpris et qu'il fait « chanter » pour qu'il supprime son ennemi, Thomas Lapointe, qui l'a conduit à la prison. Les deux sont arrêtés en même temps que Lapointe, sans toutefois que le lecteur sache ce qui les attend. On croise encore des collègues de Graham, dont **André Rouaix**, le bras droit de la célèbre enquêteuse, qui joue ici un rôle plutôt effacé. On fait encore la connaissance de **Betty Désilets**, une fugueuse « agressive et manipulatrice » (p. 51) de la maison L'Escale de Cap-Rouge, qui renseigne Graham sur Morgane, informations qui conduisent à l'arrestation de Métivier. Graham et Lapointe rendent souvent visite à **Henri Dubois**, le père de Jonathan, éditorialiste au *Soleil*. Quant à la journaliste **Hélène Deslauriers**, elle aide Graham à établir des liens entre les victimes de Lapointe, dont **Catherine Dion**, la demi-sœur de

Marie-Anne Lavoie. Il y a encore **Maxime**, cet adolescent que Graham a en quelque sorte « adopté », dans un roman précédent, qui s'est amendé et qui est devenu un passionné de soccer. Le compagnon de Graham le considère intelligent, mais déplore qu'il ne fournisse pas suffisamment d'efforts pour réussir davantage. Quant à **Grégoire**, que Graham tente de réhabiliter, il est cuisinier au Laurie Raphaël et semble être sur le droit chemin.

La structure

L'intrigue de *Sans pardon* s'étend sur 16 chapitres qui se suivent de façon linéaire, avec, çà et là, des retours en arrière (analepses), qui renseignent le lecteur sur des événements antérieurs à l'action principale. Quand le narrateur omniscient pénètre dans les pensées de Lapointe, ces passages sont rapportés en italique dans la narration, avec temps de verbe appropriés au présent. Ce recours à l'écriture subjective a dérangé Marie-Claude Mirandette⁴, qui déplore encore l'abus du détail, qui alourdit l'intrigue.

Les thèmes

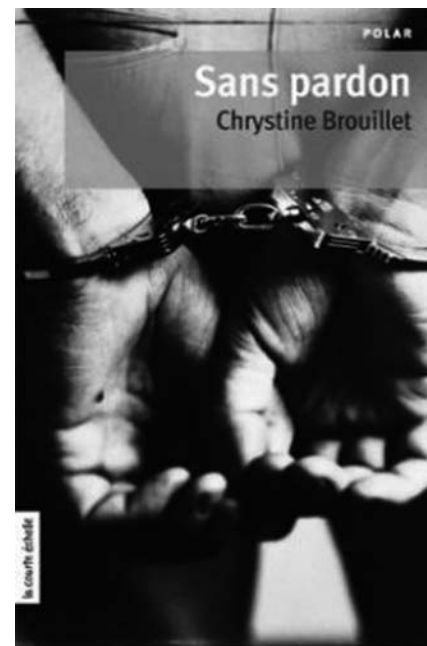
La vengeance. C'est assurément le thème principal, même si le meurtrier Lapointe se défend bien d'agir par vengeance mais plutôt par devoir (p. 394), afin de rester fidèle à la mémoire de sa sœur, question de l'honorer. Il est obsédé par la mort de Mélanie et a résolu, devant les failles du système, de se faire justice lui-même. Il se dit d'ailleurs heureux de faire partie de la force policière, ce qui facilite grandement sa mission, qu'il a minutieusement préparée et qui s'étend sur une dizaine d'années afin de ne pas réveiller les soupçons et pour qu'on ne puisse jamais établir de liens entre ses victimes. Sa vengeance n'est étanchée que par la haine et le meurtre, attitude qui tranche avec celle de Henri Dubois, qui refuse de céder à ce sentiment, malgré la peine qui l'assaille d'avoir perdu son fils.

L'injustice. Ce thème est le corollaire du précédent. Si Lapointe a mis au point son plan diabolique, c'est qu'il trouve que la justice est injuste en permettant l'élargissement des criminels avant qu'ils aient payé leur dette à la société. Pour lui, les violeurs et les agresseurs ne devraient pas

bénéficier de remise de peine. Aussi en veut-il au système carcéral qui veut que l'on vide les prisons pour faire de la place aux nouveaux pensionnaires (p. 228).

La haine. La peine de Lapointe est sans borne. Il voue une haine avouée au meurtrier de sa sœur, qui a violé et martyrisé cette dernière en la brûlant avec des mégots de cigarette sur tout le corps. Il souhaitait l'éliminer lui-même, à sa sortie de prison en 2021. Il est « sans pardon ».

La solitude. Lapointe est un être solitaire, incapable, depuis la mort de sa sœur, de vivre en société, d'établir des contacts avec son entourage. Il refuse de livrer ses états d'âme et se révèle un personnage trop secret, ce qui éveille les soupçons de Graham, elle qui s'en veut de ne pas avoir perçu plus tôt cette « extrême solitude d'un collègue » (p. 379).



La portée du roman

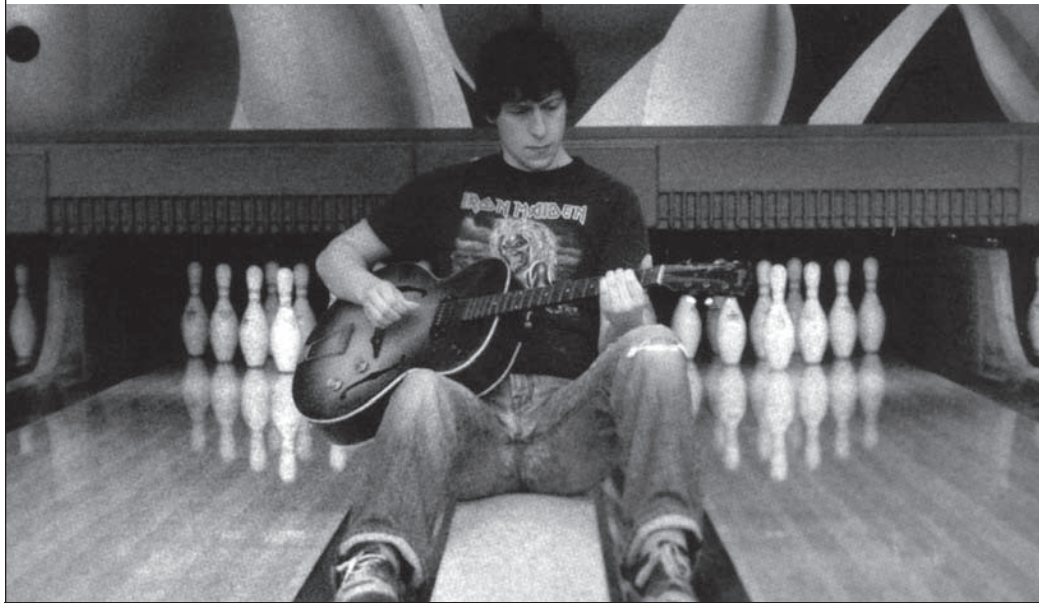
Sans pardon, qui s'apparente à un roman à thèse, n'est pas sans provoquer chez le lecteur une sérieuse prise de conscience. Si, par exemple, dans *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, Brouillet dénonçait les pédophiles, dans *Sans pardon*, elle s'en prend au laxisme des autorités pénitentiaires, qui ne prennent pas toujours leur rôle au sérieux en remettant en liberté des criminels qui, normalement, auraient dû rester derrière les barreaux, car trop dangereux, trop monstrueux

pour réintégrer la société. Elle dénonce encore le système des libertés conditionnelles, le manque de ressources dans les maisons de transition : « On souhaite seulement qu'on reconnaisse qu'il y a des failles dans le processus des libérations conditionnelles » (p. 42), réclame un membre du groupe Entraide. Elle ne jette pas la pierre aux commissaires aux libérations conditionnelles, mais insiste plutôt sur le manque de moyens (et d'argent) pour les aider dans leur tâche. Elle se montre favorable à l'instauration d'un système d'indemnisation des victimes d'actes criminels (p. 44) et à la mise sur pied d'un réseau « parfaitement informatisé » de façon à permettre au fédéral et au provincial d'échanger des données (*ibid.*). Elle souhaite encore que le système mette moins de temps à déclarer délinquant dangereux un récidiviste sadique qui a commis plusieurs viols. Elle est d'avis que l'on punit plus sévèrement un fraudeur de l'État qu'un violeur ou un abuseur sexuel, ce qui fait dire à Paul-François Sylvestre qu'il est « plus grave, dans notre société, de nuire à l'État qu'à une personne⁵ ». Certes, rien n'excuse les gestes de Lapointe, et ce n'est pas inutilement que la romancière a mis en parallèle l'attitude haineuse de Lapointe et celle, nettement plus pondérée, de Dubois, qui fait preuve de sagesse, de retenue et de dignité, en refusant de céder à la vengeance. Spehner a raison de conclure ainsi son compte rendu : *Sans pardon* « met en lumière de manière très crue certaines failles inadmissibles et révoltantes du système judiciaire⁶ ». *Sans pardon* est un hymne à ceux et celles qui ont perdu, par le meurtre, un être cher. □

* Professeure de littérature québécoise, Université Laval

Notes

- 1 *Sans pardon*, [Montréal], La courte échelle, 2009, 408[1] p [1^{re} édition : 2006].
- 2 Norbert Spehner, « Du rifi chez les pachetounes », *La Presse*, 9 avril 2006.
- 3 Marie-Claude Mirandette, « Vengeance dans la Vieille Capitale », *Le Devoir*, 22-23 avril 2006, p. F-3.
- 4 *Loc. cit.*
- 5 Paul-François Sylvestre, « Un polar qui pose une question d'actualité », *L'Express d'Outremont*, semaine du 11 au 17 juillet 2006.
- 6 Spehner, *op. cit.*



LE CORPS DE LA VOIX

PAR DENYS LELIÈVRE

Le Triangle des Bermudes Patrice Michaud

Pixelia, 2011

Un beau coup de cœur ! Patrice Michaud possède un talent qui devrait le mener loin. Dès sa participation au projet 5 X 5 du Petit-Champlain de Québec en 2004, nous pouvions remarquer la voix et le sens des mélodies de ce chanteur originaire du Bas-du-Fleuve. Avec ce premier disque finement réalisé, notre première perception se confirme : la voix émouvante, les mélodies attachantes enveloppées des guitares d'André Lavergne et de David Brunet. Les affinités avec le folk-rock (Bruce Cockburn, John Cougar Mellencamp, Harmonium) sont évidentes. À l'intérieur du livret accompa-

gnant le disque, des images contrastantes : l'homme et sa guitare, à cheval entre deux allées de quilles, et puis des oiseaux sur les fils, prêts à s'envoler. Le titre de l'album suggère déjà un paradoxe : le désir d'aller au sud, l'ailleurs rêvé, la quête de sens ou la fuite en avant, la disparition, l'absence de réponse. Le monologue « Cap-Chat / Montréal », qui raconte à la fois le trajet de l'est vers l'ouest sur la 132 et le passage de l'adolescence à l'âge adulte, exprime parfaitement toutes les interrogations qui traversent l'album. Les personnages des chansons de Patrice Michaud respirent mal dans un monde axé sur le matérialisme, l'exploitation de l'environnement, la technologie. Plusieurs d'entre elles sont peuplées de personnages absents, d'amoureux qui ne font que se frôler. L'auteur parle de leur vie avec lucidité et tendresse.

Dans « Klondike », « Walkman » ou « View-Master », Michaud peint avec humour des êtres devenus cyniques à force de ne pas avoir pu réaliser leurs rêves, des êtres qui trompent leur solitude et, du même coup, le silence, avec la télévision et la musique plein les oreilles. Le quotidien apparaît alors comme le pire des pièges. Sans doute la chanson la plus grave de l'album, « Deep Horizon »,

